Revue des livres/Book Reviews

Canan BADEM, *The Ottoman-Crimean War (1853-1856)*, Leiden, Brill, 2010, 432 p.

L'ouvrage, richement illustré, que Canan Badem consacre à la Guerre de Crimée constitue une référence incontournable d'abord sur la naissance de la « Question d'Orient », qui est synonyme de la volonté d'expansion de la Russie dans le Caucase et dans les Balkans, avant de devenir polysémique. Au commencement de la « Crise de Crimée », il y a le parallèle que le tsar Nicolas II de la Russie voisine établit entre le triomphe de la « civilisation » et la destruction du « règne mahométan », incarné à ses yeux par l'Empire. Comme il le précise le 9 janvier 1853 à l'ambassadeur britannique Sir Hamilton Seymour, il est convaincu que « nous avons sur les bras un homme malade », dont il faut, dès à présent, régler la question de l'héritage. Basé sur l'exploration des archives britanniques, françaises, ottomanes et russes, l'ouvrage de Badem insiste sur la nature pleinement européenne de cet épisode, mais focalise son attention surtout sur le « récit de guerre » de l'Empire ottoman, tant la guerre mobilise la quasi-totalité de son armée, ruine ses finances, l'oblige à accueillir des centaines de milliers de réfugiés et à accélérer son processus de réforme sans en avoir pour autant la maîtrise.

Délaissant ici le récit de la guerre en tant que telle, qui se déroule sur plusieurs fronts, nous nous focalisons dans ce compte rendu sur le processus conduisant à l'étrange alliance qui se noue entre la Grande-Bretagne, la France et la Russie, remarquablement restitué par l'auteur. Les analyses que Marx et Engels consacrent à la guerre pratiquement au quotidien, intelligemment utilisées tout au long du texte, montrent combien l'Europe démocratique du tournant des années 1850 se méfie de la Russie « monarchique et réactionnaire », mais aussi, combien l'« opinion publique » intervient comme une dynamique à part entière dans la définition de la politique internationale des deux pays. La convergence entre les opinions publiques et les cercles décisionnels britanniques et français ne signifie cependant nullement la fin des politiques « impérialistes » : au bout d'une guerre longue, ayant fait 750.000 victimes, la Russie est contenue mais elle n'est pas

DOI: 10.1163/19585705-12341269

défaite car elle dispose d'une marge d'action considérable pour poursuivre sa politique expansionniste, la Grande-Bretagne s'empare de Chypre à titre de « locataire » et Istanbul se retrouve dans une spirale de la dette qui le rend totalement dépendant de l'Europe. Mais la crise, puis la guerre montrent aussi les limites des réformes des Tanzimat, mises en chantier à partir de 1839. On observe ainsi, *in vitro*, que la nouvelle armée ottomane, construite sur les corps des janissaires massacrés en 1828, est devenue une nouvelle caste, aussi incompétente que privilégiée ; au moment de la guerre de Crimée, un soldat ottoman gagne 20 *kuruş*, un colonel 1.800 et un général 70.000. Le salaire de ce général est huit fois supérieur à celui de son collègue de l'armée russe. Si l'armée ottomane n'est pas exempte d'exemples de héroïsme, elle ne donne pas moins, dans son ensemble, l'image d'une force de *başıbozuk*, de soldats irréguliers ou se comportant sans discipline aucune.

La guerre porte un coup dur aux Tanzimat dont les bureaucrates présidant pratiquement sans partage aux destinées de l'Empire sont mis à rude épreuve. Face à la menace russe, ils ne manquent pas de solliciter les dignitaires de l'État et de multiplier les assemblées consultatives *ad hoc* composées de 43 à 163 personnes. Rappelons ici les consignes données par le *sadrâzam* lors de cette guerre aux participants d'une *meclis* tant elles constituent un appel à mobiliser le sens civique de tous :

Vous êtes des serviteurs dévoués de l'État sublime. Que vous ne vous taisiez pas et vous vous exprimiez et disiez laquelle des deux options, à savoir celles de faire la guerre ou de se contenter d'un ultimatum, est dans l'intérêt de l'État. Cette affaire concerne l'État sublime. Que vous ne soyez pas anxieux et vous n'ayez aucune susceptibilité par rapport aux opinions des uns et des autres. Que vous vous exprimiez dans cette assemblée comme si vous vous exprimiez devant le Seuil du Créateur. Il n'y a pas de grandeur ou d'humiliation à cela.

Mais ces bureaucrates doivent désormais aussi faire face à une « opinion publique » manifestant sa colère par plusieurs biais, dont les affiches, et poussant la Sublime Porte à sortir de ses indéterminations pour s'engager dans l'action armée.

[...] Ô Glorieux *Padişah*. Tous vos sujets sont prêts à sacrifier leurs vies, leurs propriétés et leurs enfants pour Votre Majesté. À vous, également, incombe la charge de dégainer l'épée de Muhammed avec laquelle

vous avez été couronné comme vos grands-pères et vos prédécesseurs. Les hésitations de vos ministres sur cette question s'expliquent par l'emprise que le fléau de la vanité exerce sur eux ; que Dieu nous en protège, cette situation risque de nous conduire à un grand danger. Si bien que vos soldats glorieux et vos serviteurs priants veulent la guerre pour protéger leurs justes droits, ô Mon *Padişah*.

La réponse de l'État à ces manifestations montre le degré d'incompréhension des dignitaires par rapport à ce mode d'expression et d'argumentation. La Sublime Porte ne comprend en effet tout simplement pas que son monopole dans ce domaine régalien, qui est la guerre, soit brisé : « le fait regretté ici est l'audace et l'insolence du peuple ordinaire de s'ingérer dans les affaires de l'État ».

La guerre montre enfin la gravité de la question confessionnelle de l'Empire. Si, les musulmans peuvent servir dans l'armée russe au point d'y occuper des positions élevées, les chrétiens sont exclus de l'armée ottomane, un signe d'infériorité structurelle qui, en soi, renforce le Tsar dans sa revendication d'être reconnu comme le protecteur des chrétiens orthodoxes. Aux prises avec des impératifs contradictoires, la Sublime Porte tente d'une part de recourir au *jihad*, en envoyant notamment un *firman* à Cheikh Chamil, en résistance ouverte contre Moscou, en acceptant, de l'autre côté, d'aller plus loin dans le processus d'émancipation des chrétiens. Ainsi, dès 1854, le service militaire est ouvert aux chrétiens, mais de manière timorée et le *Hatt* de 1856 proclame l'égalité, du moins théorique, des chrétiens avec les musulmans. Cette évolution ne manque pas cependant de susciter de vastes réactions au sein de la population musulmane, relayée, quelques années après, par une frange de la bureaucratie et par les membres de l'intelligentsia, catégorie produite par les Tanzimat elles-mêmes.

Hamit BOZARSLAN